

**LA PENSEE PAR L'EXEMPLE
OU LA METAPHYSIQUE HABITEE CHEZ BERGSON**

BAH HENRI

Assistant au Département de Philosophie

Université de Bouaké Côte d'Ivoire

RESUME

Contrairement à l'ancienne manière de philosopher, Bergson se fait le héraut et le héros d'une nouvelle métaphysique. Sa pensée, émaillée par des exemples et images empruntés à la vie quotidienne, se veut une pensée simple et positive. Bien qu'habitée par un être mystique ou religieux, sa métaphysique s'appuie sur des réalités expérimentales. De par la forme et le fond de sa pensée, Bergson montre ainsi que le métaphysicien, dans ses plus hautes analyses et synthèses, peut parler la langue de tout le monde sans pour autant abandonner les grands problèmes métaphysiques dont la solution sera désormais orientée vers la pratique.

Mots-clés : Absolu, Biologie, Images, Intuition, Intelligence, Métaphysique.

ABSTRACT

Contrary to the old way of philosophizing, Bergson is making himself the harbinger and hero of a new metaphysics. His thought full of examples and images borrowed from the daily life, claims to be a simple and positive thought. Though inhabited by a mythic and religious being, his metaphysics rests on experimental realities. By the form and the meaning of his thought, Bergson indicates in this way that the metaphysician, in his higher analyses and syntheses, can speak like anybody without getting rid of the great metaphysical problems which solution will from now on be directed to practice.

Key words : Absolute, Biology, Pictures, Intuition, Intelligence, Metaphysics.

INTRODUCTION

L'ancienne métaphysique née, selon Bergson, des arguments de Zénon d'Elée relatifs au changement et au mouvement avant de contaminer Platon, a traversé l'histoire de la philosophie. Cette métaphysique jugeait que tout «*bon métaphysicien*» devrait se détacher pour philosopher. Car la découverte du vrai exige une conversion de l'esprit qui, en se détachant des réalités d'ici-bas, doit s'attacher à celles de là-haut. La «*fuite*» de ce monde, que certains philosophes appelaient de tous leurs vœux, devrait nous conduire dans un monde différent de celui-ci, pour y contempler les essences parfaites et immuables. Tel est le sens de la métaphysique antique. Vanité des vanités, dit Kant. Dans *La Critique de la raison pure*¹, il fait un bilan de liquidation de l'ancienne métaphysique jugée vermoulue. Il finit donc par établir que, si la métaphysique devrait être possible, ce serait par un effort d'intuition. Or, cette intuition est aussi impossible aux yeux de Kant.

Bergson rend certes hommage à Kant, pour avoir poussé l'analyse plus loin que les Grecs de l'Antiquité. Malheureusement, il tombe dans la même erreur que ses prédécesseurs. «*Tous ont entendu par-là (intuition) une faculté de connaître qui se distinguerait radicalement de la conscience aussi bien que des sens, qui serait même orientée dans la direction inverse. Tous ont cru que se détacher de la vie pratique était lui tourner le dos*»². C'est donc ici que la métaphysique de Bergson trouve tout son sens et sa portée.

Dans le chapitre V de son livre consacré à l'œuvre de Bergson, Bergson et le *Christ des Evangiles*³, Henri Gouhier dit à propos de la présence du Christ dans la philosophie bergsonienne que la pensée bergsonienne est «*une métaphysique habitée*». Ne serait-ce qu'à en juger par le titre même de ce livre, le principal habitant de cette métaphysique, c'est bien le Christ des Evangiles. En qualifiant cette pensée de «*métaphysique habitée*», cet illustre et célèbre commentateur de Bergson avait vu très juste. La métaphysique bergsonienne est, à n'en point douter, habitée par un être religieux.

Seulement, à la lecture des textes bergsoniens et à la suite de la lecture de ce commentaire sur Bergson, nous voudrions ajouter qu'il n'y a pas que le Christ, les néo-platoniciens, les sages bouddhistes, les prophètes juifs, les mystiques chrétiens, qui habitent cette métaphysique. Elle contient bien plus : des exemples et images tirés de la vie quotidienne, des couples antagonistes, Socrate, et même Dieu y est évoqué ou convoqué. Toutes ces présences, à la fois quantitatives et surtout qualitatives, confèrent à la philosophie bergsonienne un caractère de pensée simple et positive. En clair, ce philosophe nous propose

1- Kant (E.), *Critique de la Raison pure*, Paris, Gallimard, 1980.

2- Bergson, *La pensée et le mouvant*, Paris, PUF, 1993, p. 155.

3- Henri Gouhier, *Bergson et le Christ des Evangiles*, Paris, Vrin, 1987.

une pensée par l'exemple qui se veut aussi métaphysique *«habitée»*.

Comment fonctionne cette manière de penser dans le texte bergsonien ? Mais quel intérêt y a-t-il à élaborer une telle métaphysique ? Mieux, quel enjeu revêt une métaphysique *« habitée et positive »* pour les philosophies de notre temps ?

Notre objectif, en explorant et en précisant cette métaphysique bergsonienne, c'est de montrer qu'une métaphysique, *« du monde où nous vivons et non pas de tous les mondes possibles »*⁴ et même impossibles, est possible. Une fois les bases de cette métaphysique posées, il sera alors possible de construire, dans les sens d'intérêts que l'on souhaitera, une métaphysique du développement ou du progrès de ce monde. Tel est l'enjeu de notre réflexion.

I- LA PENSEE PAR L'EXEMPLE OU PAR IMAGES

Avant d'avoir accès à la teneur ou à la profondeur de toute pensée philosophique, l'on entre d'abord en contact avec le style ou la forme du discours. Tout discours admet une forme et un fond. En la matière, de nombreux systèmes philosophiques se classent par Ecoles, par courants ou par époques, dont l'une des caractéristiques est la langue ou le style ésotérique qu'on y utilise. Ces différentes langues sont tout aussi différentes les unes des autres, qu'elles le sont avec le langage commun. On nous dira sans doute que c'est une vision subjective ; mais nous pensons qu'il faut vraiment être un lecteur averti, voire initié pour appréhender les textes d'Aristote, de Kant et de Hegel, pour ne citer que ceux-là. En effet, l'un des problèmes majeurs de la philosophie est celui du langage des philosophes. Tout se passe comme si les philosophes ne voulaient pas que l'on ait accès à leurs pensées.

Bergson s'oppose justement à cette manière de philosopher. Il est convaincu *«qu'il n'y a pas d'idée philosophique, si profonde ou si subtile soit-elle, qui ne puisse s'exprimer dans la langue de tout le monde»*⁵. L'activité philosophique relève d'un acte bien simple. Car *« l'essence de la philosophie, précise Bergson, est l'esprit de simplicité »*⁶. La première attitude du philosophe devrait consister à sympathiser avec son interlocuteur ou avec son lecteur. Socrate, de par la simplicité de son langage, invitait déjà ses disciples à suivre son exemple. La simplicité du discours platonicien, avant Bergson, nous fait dire qu'il a effectivement répondu à cet appel de Socrate.

Ainsi, la première approche du texte bergsonien révèle que son discours, simple et clair reste habité par des exemples et images qui rendent sa

4- Henri Bergson, *Op. cit.*, p. 44.

5- Bergson, «Discours au comité France-Amérique», juin 1913.

6- Bergson, *La pensée et le mouvant*, Paris, PUF, 1993, p. 139.

pensée sensible. Là où les choses peuvent sembler difficiles à exprimer ou à comprendre pour le sens commun, Bergson utilise l'image comme moyen pour rendre l'idée plus vivante et plus perceptible. Parlant donc «d'habitants», les premiers habitants de sa philosophie, ce sont ces images et exemples que l'on rencontre dans toutes ses œuvres, depuis *Les Données immédiates*, jusqu'au *Deux Sources*. D'ailleurs, le Christ lui-même n'est qu'un exemple ou l'exemple même de la manifestation sensible de la morale ouverte dont nous parle *Les Deux Sources*.

Nous avons essayé de dénombrer les images et exemples employés par l'auteur dans des chapitres choisis dans certaines de ses œuvres. Ainsi dans le chapitre II des *Données Immédiates*, intitulé « *De la multiplicité des états de conscience, l'idée de durée* », chapitre de 49 pages ; Bergson utilise 30 images. Ces images visent à clarifier et à démontrer l'idée qu'en dépit de leur multiplicité, « *considérés en eux-mêmes, les états de conscience n'ont aucun rapport avec la quantité ; ils sont qualité pure ; ils se mêlent de telle manière qu'on ne saurait dire s'ils sont un ou plusieurs, ni même les examiner à ce point de vue sans les dénaturer aussitôt* »⁷. Cette thèse peut sans doute être combattue par quiconque en ressentira la nécessité. Mais l'essentiel pour nous ici est, qu'elle est exprimée clairement et simplement. Pour ce faire, 30 images sont «logées» dans ce chapitre. Dans le chapitre I de *La pensée et le mouvant*, «*Croissance de la vérité. Mouvement rétrograde du vrai*», l'on compte 11 exemples sur 23 pages. Dans *Les Deux Sources*, une partie du premier chapitre, celle qui traite de la nature de l'obligation sociale, Bergson énonce 26 images sur 29 pages. Plus que la quantité de ces images, c'est surtout leur qualité qui nous impressionne.

Nous voudrions ici en exposer quelques-unes, tirées du chapitre II Des Données Immédiates, afin que le lecteur juge lui-même du caractère sensible de cette métaphysique et surtout de la pertinence de ces images ou de leur rapport avec la thèse qu'elles éclairent.

«*Sans doute on comptera les moutons d'un troupeau et l'on dira qu'il y a en cinquante, bien qu'ils se distinguent les uns des autres et que le berger les reconnaisse sans peine ; mais c'est que l'on convient alors de négliger leurs différences individuelles pour ne tenir compte que de leur fonction commune*»⁸.

Cette image est utilisée pour exprimer l'idée que le nombre renvoie le plus généralement à l'idée d'une collection d'unités, «*d'une synthèse de l'un et du multiple*»⁹. Le nombre est somme de parties qu'on peut considérer isolement. Ce même argument appelle un autre exemple plus

7- Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, PUF, 1970, p. 102.

8- Bergson, *Op. cit.*, p. 57.

9- *Idem*, p. 56.

loin : «*Sans doute, quand vous égalez le nombre 3 à la somme 1+1+1, rien ne vous empêche de tenir pour indivisibles les unités qui le composent. Mais c'est que vous n'utilisez point la multiplicité dont chacune de ces unités est grosse*»¹⁰.

La dixième image de ce chapitre, qui est en fait riche de deux images, montre ceci : «*Comme il arrive quand nous rappelons, fondues pour ainsi dire ensemble, les notes d'une mélodie. Ne pourrait-on pas dire que, si ces notes se succèdent, nous les apercevons néanmoins les unes dans les autres, et que leur ensemble est comparable à un être vivant, dont les parties, quoique distinctes, se pénètrent par l'effet même de leur solidarité*»¹¹ ? Il emprunte ici, et cela est assez fréquent, des images à la biologie et à la musique pour exprimer l'idée d'une osmose, d'une continuité entre les hétérogénéités que constituent nos états de conscience. Il y a certes multiplicité, mais sans choses à proprement multiples et distinctes. C'est «*une succession de changements qualitatifs qui se fondent, qui se pénètrent sans contours précis, sans aucune tendance à s'extérioriser les uns par rapport aux autres, sans aucune parenté avec le nombre : ce serait l'hétérogénéité pure*»¹².

On pourrait multiplier à souhait ces images utilisées par Bergson. Elles sont légion.

Des points de vue à la fois de la forme que du fond, ce sont ces moutons, ces chiffres, cette main que je déplace, ce train qui passe, ce morceau de sucre que je fais fondre, cette ruche, cette fourmilière, cet élastique infiniment petit, cette ligne droite, ce son de cloche, de l'horloge ou de la mélodie, cette série de coups de marteau, cette ville et les promenades que j'y fais, ces images cinématographiques, cet éventail que je déploie, cette boule de neige (la liste n'est pas exhaustive), ce sont, disions-nous, toutes ces images qui dans un premier temps habitent la métaphysique bergsonienne.

Bergson justifie lui-même la multiplicité et la diversité de ces images par le fait que «*nulle image ne remplacera l'intuition de la durée, mais beaucoup d'images diverses, empruntées à des ordres de choses très différentes*»¹³. Mais au-delà de la grandeur quantitative de ces images, nous devons surtout en retenir la qualité, c'est-à-dire la clarté et le caractère positif de cette métaphysique. Car «*il y a des cas où le langage imagé parle sciemment au propre, et le langage abstrait parle*

11- *Idem*, p. 75.

12- *Idem*, p. 77.

13- Bergson, *La pensée et le mouvant*, Paris, PUF, 1993, p. 185.

14- *Idem*, p. 42.

*inconsciemment au figuré*¹⁴.

C'est grâce à la lumière dont ces images illuminent la pensée bergsonienne que nous pouvons aisément percevoir d'autres «habitants», qui comme elles, résident dans sa métaphysique.

II- LES COUPLES ANTAGONISTES

La métaphysique bergsonienne veut s'en remettre à l'expérience. C'est donc une métaphysique du concret, c'est-à-dire de la vie elle-même. Or Bergson se représente la vie comme une lutte, celle de buts individués et intégrés. «*La vie est prolifération de formes diverses entre lesquelles une parenté évolutive est incontestable*»¹⁵. Cela signifie que la vie progresse par divisions, par différenciations et par scissions. Dans sa progression, elle engendre le plus souvent des formes viables et fait exister côte à côte, avec possibilité de conflit, des tendances complémentaires et contradictoires.

Cette métaphysique qui veut rendre compte de l'expérience ne peut pas ne pas exposer le dynamisme même de ces couples contradictoires qui animent et font la vie. Pour ce faire, l'intuition de Bergson le mène au cœur même de la vie pour sympathiser avec son essence : la durée.

Depuis *Les Données Immédiates* jusqu'au *Deux Sources* il y a chez Bergson une idée ou une pensée qui, comme le morceau de cire, se fond, se déforme, se reforme et s'améliore tout en gardant son identité. Cette pensée, c'est l'affirmation de la durée au cœur de toute chose. La durée c'est la vie même considérée dans son progrès, sa maturité et son vieillissement. La durée pleinement concentrée est l'Absolu au sommet de la réalité.

C'est donc cet *Elan de Vie* qui, dans son mouvement, connaît des moments «*épars*», «*des fragments*» qui finissent toujours par se ramasser et se rassembler pour s'unifier comme les notes d'une mélodie. La durée, comme la toile d'araignée, tisse «les morceaux» de vie qu'elle a engendrés.

Ainsi l'on peut trouver, qui habitent et animent la métaphysique bergsonienne, ces couples antagonistes ayant chacun son «*histoire*» ; mais dont l'histoire commune est celle de la vie : l'intuition et l'intelligence, la métaphysique et la science, la morale ouverte et la morale close, la religion dynamique et la religion statique, l'image et le concept, le présent et le passé, le virtuel et le possible, l'ordre et le désordre, le héros et l'homme ordinaire, le moi profond et le moi social, l'aspiration et le dressage, l'homme et l'animal, la conscience et la matière, la mémoire pure et la mémoire habitude, l'intelligence et l'instinct, pour ne citer

15- Bergson, *La conscience et la vie*, Paris, Magnard, 1992, p. 62.

que ces couples. Tous ces couples ont pour géniteur le couple *Espace-Temps*. Connaître l'opposition, la complémentarité ou le dynamisme au sein de ces couples, c'est d'abord en savoir autant au sein de leurs géniteurs.

Pour parler comme Kant, on pourrait dire que l'espace et le temps constituent les cadres a priori de notre existence. Comme tels, ils sont les conditions a priori de toute expérience aussi bien interne qu'externe. Mieux, ils constituent eux-mêmes les premières expériences qui engendrent tous les autres phénomènes. Ils ne sont donc pas de pures idéalités. Ils sont la réalité pleine et vivante elle-même. Rien, en effet, ne peut être ou se faire en dehors de l'espace et du temps. C'est pourquoi nous disions que chez Bergson, ce couple constitue le géniteur des autres. L'espace et le temps sont donc la vie elle-même. Comme dans tout couple, ils sont complémentaires mais différents. Ils expriment tous des tendances de la vie dont ils sont l'émanation. De ce fait leur premier rapprochement est à rechercher dans la source de la vie.

Mais comme dans tout couple biologique fécond, chacune des progénitures de ce couple héritera d'un caractère particulier de chacun des géniteurs. Précisons davantage ce propos ! L'existence d'un couple espace-temps suppose une idée et engendre une autre. La première est que là où il y a un couple, il y a nécessairement une différence de nature. Il y a donc une différence de nature entre l'espace et le temps. L'idée que cela engendre dans un couple est celle d'une possibilité de «fécondation» : réalité biologique. Il doit de ce fait y avoir fécondation entre l'espace et le temps. La question serait de savoir «qui a fécondé qui ?».

Ne serait-ce qu'à s'en tenir à l'histoire de la philosophie nous pouvons dire avec Bergson que c'est l'espace qui a fécondé le temps. Car tout le long de cette histoire, le temps prend la forme de l'espace. «*Le temps entre dans les formules (...) sous forme de quantité*»¹⁶. Il se passe donc que c'est l'espace qui a façonné le temps à son image, au point que lorsqu'on appelle le temps, c'est l'espace qui répond. Disons donc que, comme dans toute fécondation de la femelle par le mâle, l'espace est allé s'installer dans le temps et l'a modelé à son image.

Mais ce qui intéresse le plus le philosophe, c'est de pouvoir faire la part des choses, c'est-à-dire d'être précis. Il y a certes fécondation, mais il y a, à l'origine, deux êtres différents par nature. La tâche de la philosophie dans ce cas consisterait d'abord à identifier les identités en présence afin de distinguer dans les progénitures le caractère particulier de chacun des géniteurs. Quelle est donc originellement les natures respectives du temps et de l'espace ?

Trois catégories ou qualités permettent à Bergson d'identifier le temps

16- Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, PUF, 1970, p.

et de le distinguer de l'espace. La durée est d'abord un flux continu. En prenant nos états de conscience comme objets expérimentaux, il aboutit à la conclusion qu'ils sont de l'ordre de la durée. Ils «*durent*». Autrement dit, ils traversent une «*continuité indivisible et indestructible d'une mélodie où le passé entre dans le présent et forme avec lui un tout indivisé, lequel reste indivisé et même indivisible en dépit de ce qui s'y ajoute à chaque instant ou plutôt grâce à ce qui s'y ajoute*»¹⁷. La durée est la substantialité même de nos états de conscience. La durée coule comme le fleuve ; elle ne connaît pas de divisions radicales, de ruptures ou de parties séparables les unes des autres. Son unité est certes colorée, mais mouvante, changeante et vivante. Bergson écrit que la durée est «*une croissance par le dedans, le prolongement ininterrompu du passé dans un présent qui empiète sur l'avenir*»¹⁸.

Ensuite, la durée est hétérogène. Cela signifie qu'en dépit de son unité, elle est unité de multiplicités unies les unes dans les autres. C'est pourquoi nous disons que son unité est colorée. La durée est une suite de moments qui, pour être en continuité, en intime union, n'en sont pas moins multiples. A ce propos, Bergson écrit que la durée est «*une succession de changements qualitatifs qui se fondent, qui se pénètrent sans aucun contour précis, sans aucune tendance à s'extérioriser les uns par rapport aux autres : ce serait l'hétérogénéité pure*»¹⁹.

Enfin et naturellement, la durée est succession. Le temps est ce qui fait que rien n'est stable. Il est écoulement, c'est-à-dire ce qui fait se succéder les choses, les unes après les autres. Car «*le temps est ce qui empêche que tout soit donné tout d'un coup*»²⁰. Dans la durée les événements arrivent les uns après les autres, et ils ne se produisent jamais comme tels qu'une seule fois. Les autres fois ne sont que des nouveautés radicalement différentes des précédentes fois. Que dire de l'espace ?

A la différence du temps, l'espace est discontinu et divisible. Il est de l'ordre de l'étendue ou il est l'étendue même. Or tout ce qui est étendu est divisible en des parties elles-mêmes divisibles et ainsi de suite. La table sur laquelle je travaille est un espace étendu. Je peux à souhait, la diviser en des parties séparables les unes des autres. Ce qui est étendu est aussi quantifiable. Cette table est plus petite ou plus grande que bien d'autres tables. Dire qu'elle est plus petite ou plus grande que d'autres, c'est dire que ces dernières peuvent la contenir ou qu'elle peut les contenir. Il n'y a qu'un espace qui peut contenir un autre. Mon corps est une étendue dans l'espace du bureau parce

17- Bergson, *La pensée et le mouvant*, Paris, Quadrige/PUF, 1993, p. 76.

18- *Idem*, p. 27.

19- Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, PUF, 1970, p. 77.

qu'il est lui-même de l'espace. Et on peut le diviser en des parties bien distinctes : la tête, les membres supérieurs, les membres inférieurs, etc. Sur l'espace de la tête on peut encore détacher le nez, les oreilles, les yeux et ainsi de suite.

L'espace est aussi homogène. Tout y est donné à la fois, simultanément. Sur cette même table d'étude je vois simultanément les livres, les cahiers, les stylos et les porte-documents. Toutes ces choses sont non seulement données à la fois, mais elles ne fusionnent pas les unes dans les autres. Leur multiplicité est comme celle du troupeau de moutons, ayant chacun son identité, sa place et sa particularité. Bergson dira que l'espace est de l'ordre de «*la multiplicité de juxtaposition*» alors que la durée est de l'ordre de la multiplicité «*de pénétration mutuelle*»²¹.

Enfin, l'espace est fixation, immobilité et conservation. C'est à juste titre que la juxtaposition, l'addition y sont possibles. Car dans ces opérations, les termes doivent «*s'attendre*». Cette attente n'est elle-même possible que parce que rien n'y passe ou rien n'y fait passer les choses. Pour faire une somme, l'acte de ma pensée doit poser simultanément une juxtaposition, c'est la conservation dans la conscience, les uns à côté des autres, des termes à additionner. «*Or c'est dans l'espace qu'une pareille juxtaposition s'opère*»²².

En résumé, le temps est de l'ordre de la qualité et de la continuité, alors que l'espace relève de la quantité, de l'étendue et de tout ce que cela implique comme caractères et catégories. C'est donc ce couple qui va engendrer les autres couples dont nous parlions et que l'on rencontre ça et là dans la métaphysique bergsonienne.

En effet, là où il y a un couple et une progéniture, il y a possibilité de génération et de généalogie. Il y a chez Bergson, une sorte de généalogie de tous ces couples antagonistes qui habitent sa métaphysique et qui sont engendrés par le couple *Espace-Temps*. Essayons de comprendre et de retracer brièvement cette généalogie !

Il y a à l'origine de la vie, un élan vital, issu d'une supra-conscience et qui s'efforce de surmonter les résistances de la matière. La vie pour ainsi dire, s'organise dans la matière en être vivant. Elle s'exprime à travers l'espèce animale, les plantes et l'homme. La vie est qualité, la matière est quantité. Quand bien même la vie organise la matière en être vivant, elle fait l'effort de se libérer de la matière qu'elle anime et dans laquelle elle se loge comme un ver dans le fruit. L'instinct et l'intelligence apparaissent alors comme les voies utilisées par la vie pour se libérer de la matière. L'instinct est l'expression de l'échec de la vie dans sa tentative de se libérer de la matière. L'intelligence réussit à libérer l'esprit de l'asservissement

21- Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, PUF, 1970, p. 56.

à la matière en le rendant disponible pour une intuition plus parfaite. Mais par rapport à l'intuition, l'intelligence demeure encore esclave de la matière. De là sont nés, chez Bergson, les couples intelligence-instinct et intelligence-intuition dont nous parlions.

La ligne de l'instinct aboutit aux sociétés parfaites et stables des hyménoptères. La ligne de l'intelligence finit aux sociétés closes, imparfaites et progressives des hommes ordinaires. Celle de l'intuition débouche sur la société ouverte des Saints et des mystiques. De là émane l'opposition entre l'obligation morale, précise, qui naît du groupe social et la morale ouverte du héros, qui est celle de la fraternité et de l'amour de l'homme pour l'homme. Ce sont les héros qui, remontant par l'intuition jusqu'à la source de toutes les choses, sont à l'origine de la religion dynamique. Cette religion arrache l'homme au cercle clos de la vie sociale. Par contre, la religion statique (religion inférieure qu'étudient les ethnologues) est l'émanation de l'œuvre de l'intelligence, toujours attachée à la société, c'est-à-dire à un espace clos. On comprend alors l'histoire des couples : société close / société ouverte ; morale close / morale ouverte ; religion statique / religion dynamique ; l'homme ordinaire / héros. Mais expliquons davantage ce jeu des couples antagonistes chez Bergson.

Il y a certes deux morales et deux religions. Mais elles ne sont pas totalement étrangères l'une à l'autre, voire incompatibles l'une avec l'autre. La morale close mêle son eau à celle de la morale ouverte, tout comme les deux religions mêlent leurs eaux réciproques. Il n'y a de pure morale ouverte et de pure religion dynamique que pour un pur esprit, affranchi des servitudes du corps (la matière). Or l'homme est à la fois espace et temps, matière et esprit, intelligence et intuition. La morale ouverte ne peut s'instaurer que sur la base de la discipline imposée par la morale close ; elle ne peut se transmettre et régner dans la vie sociale qu'en s'insérant dans la morale close pour la transfigurer. Et l'intelligence est le nœud de cette opération. C'est par elle que les aspirations de la morale ouverte s'organisent avec les exigences de la morale close. C'est donc par elle que peut s'exprimer l'intuition mystique. C'est en elle que se rencontrent le clos et l'ouvert. Bergson écrivait à ce propos : *«Ces deux morales juxtaposées semblent maintenant n'en plus faire qu'une, la première (la morale close) ayant prêté à la seconde (la morale ouverte) un peu de ce qu'elle a d'impératif et ayant d'ailleurs reçu de celle-ci, en échange, une signification moins étroitement sociale, plus largement humaine»*²³.

C'est donc à ce niveau que l'on peut encore comprendre l'importance

23- Bergson, *Les deux Sources de la morale et de la religion*, Paris, PUF, 1993, p. 47.

24- Bergson, *Op. cit.*, p. 62.

que Bergson accorde à l'intelligence. Car si la première morale est, à strictement parler, moins qu'intelligence et que la seconde est plus qu'intelligence, elles se rencontrent au niveau de l'intelligence qui va jouer un rôle déterminant. «*Entre l'âme close et l'âme ouverte, il y a l'âme qui s'ouvre*»²⁴. Or l'intelligence n'est que l'autre nom de l'âme qui s'ouvre. Tandis que l'instinct est l'âme entièrement close, l'intelligence est l'âme qui s'ouvre et l'intuition mystique est l'âme entièrement ouverte. L'élan de vie est le courant qui les traverse, les oppose mais aussi les unit. «*L'élan se divise de plus en plus en se communiquant ; la vie, au fur et à mesure de son progrès, s'éparpille en manifestations qui devront sans doute à leur communauté d'origine d'être complémentaires, mais qui n'en seront pas moins antagonistes et incompatibles entre elles*»²⁵. La morale humaine, c'est-à-dire celle qui se joue sur le champ de l'intelligence, après s'être affranchie des habitudes instinctives de la société, mais qui n'a pas pu saisir la source originelle de l'élan vital, comme l'ont fait les héros, cette morale déploie «*une vie rationnelle*»²⁶.

«*La biologie bergsonienne*» admet, elle aussi une transmission héréditaire des caractères du géniteur à la progéniture. Ainsi, les membres de ces couples hériteront du caractère particulier d'un de leurs «*parents*», *Espace-Temps*. La lignée : Intelligence - matière - science - mécanique - société close - religion statique - mémoire habitude - le moi social - le désordre - le concept - l'homme ordinaire, est celle qui possède les caractères de l'espace. Ce sont donc là des «*êtres*» dont les caractères particuliers sont : La quantité, la division, l'homogénéité, la simultanéité et l'immobilisme. Par contre, la lignée : intuition - esprit - métaphysique - mystique - société ouverte - religion dynamique - mémoire pure - moi profond - l'ordre - l'image - le héros, émane directement de la durée pure. Les «*êtres*» de cette lignée sont de l'ordre de la qualité, de la continuité, de l'hétérogénéité, de la succession et de la mobilité. Mais à tous ces caractères communs, que ce qui engendre transmet à ce qui est engendré, chacun ajoute sa broderie originale. D'où quelques différences qu'on peut noter entre des «*êtres*» de la même lignée. D'ailleurs l'élan originel de la vie passe d'une génération à une autre entre lesquelles il existe un trait d'union. Mais, «*en général, quand des espèces ont commencé à diverger à partir d'une souche commune, elles accentuent leur divergence à mesure qu'elles progressent dans leur évolution*»²⁷. En effet, en évoluant, la vie sème une imprévisible variété

25- Bergson, *L'évolution créatrice*, Paris, PUF, 1986, p. 113.

26- Bergson, *Les deux Sources de la morale et de la religion*, Paris, PUF, 1993, p. 86.

27- Bergson, *L'évolution créatrice*, Paris, PUF, 1986, p. 88.

des formes.

L'histoire de ces couples occupe une large part de la métaphysique bergsonienne. Dire que ces couples habitent cette métaphysique, ce n'est pas exprimer l'idée qu'ils y sont simplement. Ces couples sont de véritables acteurs qui expriment leurs caractères, font leurs projets, mettent cette métaphysique en mouvement et en constituent le moteur du dynamisme. Socrate, le père de la philosophie, y apparaît aussi comme un des habitants et acteurs principaux.

III- SOCRATE EST LÀ, DIEU EST PRÉSENT

Il ne s'agit pas ici pour nous d'aborder *«le cas Socrate»*, c'est-à-dire de ce qu'il fut, de ce qu'il a enseigné, de la science dont il s'est occupé, la doctrine à laquelle il a adhéré. Jusqu'à ce jour, les historiens de la philosophie et les philosophes, qui ont consacré des œuvres à ce *«fait historique»* que constitue Socrate, ne sont pas d'accord sur le très authentique personnage du nom de Socrate. Mais là où tous semblent s'accorder, c'est *«qu'avec Socrate quelque chose change»*²⁸. Car, qui qu'il soit, quoi qu'il ait fait, Socrate a mis et met encore en mouvement. Il nous fait entrer dans la durée de la vie. L'entreprise de Socrate a consisté essentiellement à nous conduire vers le chemin du simple et de l'immédiat. Comme le dit Olof Gigon, il existe *«un foyer»* socratique qui exhorte les hommes à prendre soin de leur vie intérieure.

C'est ce Socrate qui est justement présent dans la métaphysique bergsonienne, c'est-à-dire ce personnage mystique et mythique qui met en mouvement en poursuivant parmi les hommes, l'action de l'élan vital. Quel est l'enjeu de cette présence ?

Deux objectifs majeurs, pour notre part, sont en jeu dans cette présence de Socrate. Il faut d'abord dire que Bergson l'introduit dans sa métaphysique comme *«acteur»* dans un souci de donner l'exemple historique de héros, c'est-à-dire de l'homme parfaitement homme, celui qui va au bout de son humanité, saisit la source d'où jaillissent les vies ou la vie. Dans l'un de ses dialogues avec Hermogène que nous rapporte Platon, Socrate lui-même rappelle que *«héros»* est un nom qui indique une naissance due à l'amour. Un héros serait un demi-dieu. Socrate est donc présent dans cette métaphysique pour servir de modèle et d'idéal sensible de morale ouverte. A ce titre, sa présence est permanence en ce sens qu'elle traverse l'histoire de l'humanité. Socrate est un fait historique qui échappe à l'histoire parce qu'il participe justement de cette histoire avec laquelle il coule. Søren Kierkegaard disait à juste titre de lui qu'il est *«un existant»*. Commentant ce propos de Kierkegaard, Jean Brun écrit excellemment ceci : *«On pourrait dire de Socrate qu'il*

28- Jean Brun, *Socrate*, Paris, PUF, 1992, p. 6.

29- *Idem*, p. 48.

*échappe à l'histoire parce qu'il la domine, parce qu'il n'est pas d'hier ni d'avant-hier, mais de toujours, sa parole ou plutôt sa présence, a traversé les siècles un peu comme la parole de l'oracle de Delphes*²⁹. En effet, Socrate en tant qu' «étant» est certes dépassé, il est mort de sa belle mort, mais Socrate en tant que «Etre», «Logos», «Démon», «Maître», demeure encore et éternellement dans nos esprits. Et même la mort de «l'étant» ne fait que perpétuer davantage le langage de «l'Etre». Bergson disait de lui : «Socrate enseigne parce que l'oracle de Delphes a parlé. Il a reçu une mission. Il n'écrira rien, pour que sa pensée se communique, vivante, à des esprits qui la porteront à d'autres esprits»³⁰. Une telle mission de Socrate est à la fois mystique et religieuse. Elle dépasse de ce fait l'œuvre de la simple raison.

Le cas est donc que Socrate est pleinement présent dans l'œuvre de Bergson non seulement en tant que sens de l'acte de philosopher, mais aussi et surtout en tant que sens de toute vie morale. Il faut le reconnaître, «*quand le philosophe s'enferme dans sa sagesse, se détache du commun des hommes, soit pour les enseigner, soit pour leur servir de modèle, soit simplement pour vaquer à son travail de perfectionnement intérieur, c'est Socrate vivant qui est là, Socrate agissant par l'incomparable prestige de sa personne*»³¹.

Le second enjeu de cette présence c'est la présence déguisée ou manifeste de Dieu derrière Socrate. Plusieurs passages de l'œuvre de Bergson illustrent bien cette présence. Par moments, il nous dit que la mission de Socrate est «*d'ordre religieux*» ou que son enseignement est suspendu à «*quelque chose qui semble dépasser la pure raison*». Soit il fait allusion à l'oracle de Delphes ou au démon de Socrate, soit il fait le constat que «*c'est Socrate qui tenait tête à Jésus*» avec qui il se classe parmi les âmes ouvertes. Or à propos justement de l'âme ouverte, il écrit que «*maintenant, c'est Dieu qui agit par elle, en elle : l'union est totale, et par conséquent définitive*»³². Dieu est donc effectivement présent. L'âme du héros a eu un entretien silencieux avec l'humilité divine. De cet entretien il ressort qu'elle est consumée par un amour qui est celui de Dieu lui-même pour tous les hommes. Ce n'est pas à tort que certains historiens de la philosophie ont établi un rapprochement ou même une parallèle entre la vie et / ou la mort de Socrate et celle du Christ³³. Le socratisme est parfois considéré comme le christianisme avant le Christ. Bref, à travers la présence de Socrate, nous pouvons dire que Dieu est aussi présent dans la métaphysique bergsonienne. Car Socrate et Jésus ne sont que des expressions humaines de l'Amour divin. S'ils habitent cette métaphysique, c'est parce que bien avant eux,

30- Bergson, *Les deux Sources de la morale et de la religion*, Paris, PUF, 1995, p. 60.

31- *Idem*, p. 61.

32- *Idem*, p. 245.

33- Nous pensons entre autres à l'œuvre de Deman, *Socrate et Jésus* en 1944, et au chapitre II du commentaire de Jean Brun consacré à Socrate.

il y a cette source de laquelle ils puisent leur force : Dieu.

Chacun lui donnera le nom qu'il voudra, mais il est certain que tous les esprits qui font cet effort d'intuition, qui n'est autre chose qu'une coïncidence de la vie avec elle-même, comme l'ont fait Socrate et Jésus, rencontreront cette réalité qui donne sens à toute présence. La rivière de la métaphysique bergsonienne, qui prend sa source dans Les Données Immédiates, coule et se déverse dans le fleuve *Des Deux Sources* dont Dieu constitue le lit.

Tout cet effort vise, selon Bergson, à «porter la métaphysique sur le terrain de l'expérience et pour constituer une philosophie capable de fournir, non plus seulement des théories générales, mais aussi des explications concrètes des faits particuliers»³⁴. Et ce sont justement ces faits qui habitent tout le long de cette métaphysique et la distinguent des autres systèmes de pensées.

Lorsque l'homme de la rue ou même l'intellectuel averti s'en prend aujourd'hui à la philosophie, pour la traiter d'entreprise vaine et spéculative, de connaissance hypothétique et vague, coupée de toute réalité, ils s'en prennent d'abord à la forme ésotérique du discours philosophique et aussi au fond ténébreux de cette entreprise. Si les questions relatives à la connaissance, à la vérité, à l'action, à la morale, à la politique et à l'art de vivre ont toujours été l'objet de la philosophie; ces questions prennent aujourd'hui une autre allure qui exige, elle aussi, un autre type de discours. Notre «visite» dans la métaphysique bergsonienne et à ses «habitants» vise à indiquer la voie ou à donner de la voix pour un discours philosophique attaché, de par sa forme comme son fond, aux réalités de notre monde. «La philosophie envahit ainsi le domaine de l'expérience. Elle se mêle de bien des choses qui, jusqu'ici, ne la regardaient pas»³⁵. Cette simplicité du langage philosophique devrait permettre de comprendre que toute intuition philosophique s'enracine et se nourrit dans l'Acte créateur. Qui ne voit pas qu'elle s'apparente à la simplicité et à la parabole du discours des Évangiles ?

OUVRAGES CONSULTÉS

Adolphe (L.), *La dialectique des images chez Bergson*, Paris, PUF, 1955.

Bergson (H.), *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, PUF, 1995.

Bergson (H.), *Mélanges*, Paris, PUF, 1972.

Bergson (H.), *La pensée et le mouvant*, Paris, PUF, 1993.

Bergson (H.), *L'Évolution créatrice*, Paris, PUF, 1986.

Bergson (H.), *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, PUF, 1970.

34- Bergson, *Mélanges*, Paris, PUF, 1972, p. XVII.

35- Bergson, *L'Évolution créatrice*, Paris, PUF, 1986, p. 199.